



La formation d'Yves Lequin ou la “ bande à Léon ”

Marie-Emmanuelle Chessel, Arielle Haakenstad Bianquis, Odile Macchi

► To cite this version:

Marie-Emmanuelle Chessel, Arielle Haakenstad Bianquis, Odile Macchi. La formation d'Yves Lequin ou la “ bande à Léon ” : Entretien avec Maurice Garden. 2021, pp.226-232. 10.3917/lms1.274.0225 . hal-03382903

HAL Id: hal-03382903

<https://hal.science/hal-03382903>

Submitted on 18 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La formation d'Yves Lequin ou la « bande à Léon » Entretien avec Maurice Garden*

Propos recueillis par Marie-Emmanuelle Chessel et Arielle Haakenstad-Bianquis, avec l'aide d'Odile Macchi.

Maurice Garden, vous avez bien connu Yves Lequin puisque vous avez été formé comme historien à ses côtés, à Lyon, et que vous avez été enseignant-chercheur avec lui à l'Université de Lyon puis à Lyon 2¹. Vous allez évoquer ici cette « période lyonnaise », avant qu'en 1981 vous ne soyez appelé à Paris au ministère de l'Éducation nationale puis à celui de la Recherche et de la Technologie. Pour commencer, quand avez-vous connu Yves Lequin ?

La khâgne du lycée du Parc, un élément fondateur de notre formation commune

Maurice Garden – Yves Lequin et moi sommes tous deux nés en 1935 et nous nous sommes rencontrés peu après le baccalauréat, qu'il a passé en 1953, une année après moi. Nous avons fait connaissance au lycée du Parc à Lyon, puisque nous étions ensemble en classe préparatoire littéraire. Je venais du Jura et lui de Saône-et-Loire, où il était né. Il venait d'un milieu modeste mais en parlait très rarement. Yves Lequin n'est resté qu'une année en classe préparatoire (en hypokhâgne), alors que j'y suis resté plusieurs années (j'étais « bikhâ »). Le lycée du Parc était l'une des rares classes préparatoires de province qui avaient de bons résultats concernant l'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Yves Lequin passait alors pour un original car il était membre des Jeunesses communistes. C'était le seul à l'époque qui affichait son appartenance communiste au lycée du Parc ! Les élèves catholiques étaient plus nombreux. On les appelait les « Talas » : ceux qui vont « à la » messe. Selon l'argot khâgneux, certains élèves avaient une fonction particulière. Le « Prince Tala » était, jusqu'en 1953, Antoine Prost ; la « Baderne² » était Jacques Julliard. À part Gilbert Garrier, qui était lyonnais, nous étions tous des internes, ce qui créait une réelle solidarité. Le passage par la khâgne de Lyon a été un élément fondateur de notre formation, même si nous y apprenions une histoire événementielle, que nous allions ensuite désapprendre à l'Université avec Pierre Léon. Si l'enseignement de Joseph Hours était parfois folklorique, peu de professeurs peuvent se vanter d'avoir eu autant d'anciens élèves docteurs en histoire et professeurs d'université.

Faire sa thèse avec Pierre Léon

Yves Lequin puis vous avez poursuivi votre formation à l'université de Lyon. Vous y avez donc rencontré Pierre Léon.

* Historien.

¹ Sur la biographie de Maurice Garden jusqu'en 2001, voir M. Stern et F. Lepagnot-Leca, « Garden Maurice », in M.-T. Frank, F. Lepagnot-Leca et P. Mignaval (dir.), *Témoins et acteurs des politiques de l'éducation depuis la Libération. Tome 5 : Inventaire de cinquante entretiens. La fonction rectorale*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 2008, p. 77-78. En ligne : https://www.persee.fr/doc/inrp_1295-1234_2008_ant_1_5_3424. Sur ses travaux, voir M. Garden, *Un historien dans la ville*, textes réunis par René Favier et Laurence Fontaine, avec la collaboration de Patrice Bourdelais et Olivier Faure, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008.

² Chef de la classe dans l'argot de la khâgne lyonnaise : <http://khagnalugdunensis.free.fr/dico.html>.

Maurice Garden – Yves Lequin a été le premier à poursuivre sa formation à l'Université de Lyon. Il y a fait directement sa licence d'histoire. Pour ma part, je suis arrivé quelques années après et j'avais du retard dans plusieurs domaines, notamment la géographie et l'histoire ancienne. J'ai donc dû me mettre à jour et passer ces certificats-là. Il faut bien se rappeler que la section d'histoire de Lyon était un monstre d'ancienneté et d'archaïsme. Elle était dominée par le doyen André Latreille, tenant du catholicisme social et orienté politiquement à droite, qui assurait aussi la rubrique mensuelle sur l'histoire dans *Le Monde*. Nous avons encore souvenir du brio d'Yves Lequin quand il passait un oral de certificat de licence avec ce professeur peu enclin à admirer un étudiant inscrit aux Jeunesses communistes.

Dans ce cadre, Pierre Léon détonnait. Venant de Grenoble, de confession juive (ce qui avait créé des interruptions dans son service d'enseignant pendant la guerre), résistant, il avait été nommé maître de conférences en 1952, puis professeur titulaire d'une chaire d'histoire économique créée pour lui à la faculté des Lettres. Il y reste jusqu'en 1970. Il avait auparavant réalisé une thèse d'État sur la naissance de la grande industrie en Dauphiné de la fin du XVII^e siècle à 1869. Cette première grande étude d'histoire économique consacrée à une région a été publiée en 1954³.

Pierre Léon a dit à Yves Lequin, qui était devenu professeur au lycée d'Annecy après avoir passé son agrégation d'histoire en 1960, qu'il devait absolument préparer une thèse d'État. Nous étions plusieurs dans ce cas ! À cette époque, la thèse d'État était considérée comme un « chef-d'œuvre » médiéval. Il fallait y passer au moins dix ans de sa vie et écrire au moins mille pages. Mais Pierre Léon nous accompagnait : il considérait qu'il fallait aider ses étudiants (qui étaient principalement des garçons). Il nous donnait un rendez-vous tous les mois et nous demandait de venir avec nos fiches, pour qu'il puisse voir où nous en étions. Il nous emmenait aussi aux Archives, nous présentait aux archivistes, nous favorisait les heures de lecture aux Archives. Nous y avions même accès le dimanche matin ! Au bout de cinq ou six ans, il nous incitait à faire un plan de thèse et, pour nous aider à terminer cette thèse, nous aidait à entrer au CNRS. Il a lui-même été attaché de recherche au CNRS entre 1948 et 1951. Il nous a incités, Yves Lequin et moi, à obtenir aussi ce statut pour finir notre thèse.

En 1975, Yves Lequin a soutenu sa grande thèse sur les ouvriers de la région lyonnaise dans la seconde moitié du XIX^e siècle et l'a publiée l'année suivante aux Presses universitaires de Lyon. En 1969, j'avais terminé la mienne, qui portait sur Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle, et qui a été publiée à Paris, aux Belles Lettres. D'autres personnes préparaient leur thèse avec Pierre Léon. C'est le cas de Gilbert Garrier, qui poursuivait une thèse d'histoire rurale sur le Beaujolais au XIX^e siècle. Il a ensuite été recruté comme maître-assistant à l'Université de Lyon. On peut aussi citer Pierre Goujon, qui a travaillé sur les vignobles du Mâconnais⁴.

Pierre Léon nous a enfin accompagnés lors de la préparation de l'agrégation d'histoire. Il était un grand enseignant et préparait longuement ses cours. Il passait ses étés à lire tous les ouvrages concernant la question que le jury avait mise au programme. Nous avons aussi mis en place une préparation collective de qualité avec l'organisation d'un séminaire entre étudiants, dans lequel nous traitions à tour de rôle une question du programme et présentions

³ P. Léon, *La naissance de la grande industrie en Dauphiné (fin du XVII^e siècle-1869)*, Paris, PUF, 1954. Sur Pierre Léon, voir H. Joly, « Centenaire de Pierre Léon (1914-1976) » : <https://afhe.hypotheses.org/5586> et l'hommage rédigé par Maurice Garden à sa mort : bcpl.msh-lse.fr/1977_N_2/2HOMMAGE_PDF.

⁴ M. Garden, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1970 ; G. Garrier, *Paysans du Beaujolais et du Lyonnais, 1800-1970*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1973 ; P. Goujon, *La cave et le grenier. Vignobles du Chalonnais et du Mâconnais au XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989 et Id., *Le vigneron citoyen. Mâconnais et Chalonnais (1848-1914)*, Paris, Éditions du CTHS, 1993 ; Y. Lequin, *Les ouvriers de la région lyonnaise dans la seconde moitié du XIX^e siècle (1848-1914)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1977, 2 vol. En ligne : <https://books.openedition.org/pul/12587>.

nos dernières lectures. Cela a vraiment créé une atmosphère favorable à la préparation de l'agrégation. Nous étions un grand groupe, une trentaine d'étudiants issus de toute la région (Chambéry, Grenoble, Saint-Étienne...) qui préparions ensemble l'agrégation d'histoire. Précisons qu'il y avait de nombreuses femmes parmi nous qui sont devenues agrégées, même si elles n'ont pas toutes fait une thèse ni obtenu un poste à l'université.

L'histoire économique et sociale selon Pierre Léon

Quel type d'histoire vous a appris Pierre Léon ?

Maurice Garden – Pierre Léon souhaitait, et nous demandait, de mêler enseignement et recherche. Il fallait transformer l'histoire chronologique habituelle en une histoire proche de l'école des *Annales*. C'était une histoire des sociétés et de l'évolution des différences sociales, ainsi qu'une histoire de l'évolution de la culture. On essayait de transmettre cela dans nos cours.

Par ailleurs, Pierre Léon nous a appris une histoire sérielle appuyée sur les dépouillements d'archives. Comme nous avant eux, les étudiants formés avec nous devaient aller très tôt aux Archives municipales ou aux Archives départementales. Les archivistes nous ont d'ailleurs beaucoup aidés. On peut citer René Lacour, directeur des Archives départementales, et Henri Hours, directeur des Archives municipales. Henri-Jean Martin, conservateur à la bibliothèque municipale de Lyon et directeur d'études à la IV^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE), nous a aussi aidés. On aimait travailler avec eux.

Concernant le traitement quantitatif, sériel ou statistique, que nous a enseigné Pierre Léon, il faut rappeler que tout se faisait alors à la main ! Certes, Pierre Léon avait obtenu un poste de secrétariat et un poste de cartographe pour aider à faire le *Bulletin du Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise* en 1968. Mais acheter un ordinateur n'était pas pensable ! Yves Lequin était l'un des plus avancés en statistiques dans sa thèse, car il a défendu l'idée des sondages et des échantillons. Mais tout cela était avant l'informatique.

Il faut noter que les historiens modernistes et contemporanéistes collaboraient autour de Pierre Léon, ce qui n'allait pas de soi à une époque où il y avait des chaires d'histoire moderne et des chaires d'histoire contemporaine. Grâce à nos discussions, nous comprenons alors que ce sont essentiellement les sources qui différencient les deux périodes (on passe de la fiche sur l'état civil au registre de recensement), mais que nous pouvons avoir des questionnements communs.

Enfin, Pierre Léon a créé des organisations permettant la formation à la recherche par la recherche. Il a fondé le Centre de recherche d'histoire économique de la région lyonnaise, dont il a demandé et obtenu l'association au CNRS. J'en ai ensuite pris la direction, avant Yves Lequin qui l'a d'abord codirigé (1981-1983) puis dirigé de 1983 à 1993. Il a aussi mis en place un séminaire doctoral mensuel, qui était organisé le samedi et est devenu une institution. Nous y présentions nos recherches et nous y entendions également des invités de qualité, souvent étrangers. Enfin, il a créé en 1968 le bulletin du Centre, qui a permis de publier de nombreuses recherches.

Pour conclure, Pierre Léon a contribué à créer une « école lyonnaise », qui donnait la primauté à une recherche innovante en histoire économique et sociale. L'indépendance était complète par rapport à ce qui se faisait à l'époque à la VI^e section de l'EPHE, puis à l'École des hautes études en sciences sociales, même si nous avions moins de moyens. Mais Pierre Léon avait aussi tissé des liens avec les éditions Armand Colin, ce qui a permis de faire connaître les travaux des chercheurs lyonnais, Yves Lequin en premier lieu⁵.

⁵ P. Léon (dir.), *Histoire sociale et économique du monde*, Paris, Armand Colin, 1977-1978 ; Y. Lequin (dir.), *Histoire des Français XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Armand Colin, 1983-1984, 3 vol.

La recherche autour d'Yves Lequin

Y a-t-il eu de grandes ruptures liées à mai 1968 puis au départ de Pierre Léon pour l'Université Paris 4 en 1970 ?

Maurice Garden – En 1968, j'étais en train de finir ma thèse, Yves Lequin et les autres travaillaient à la leur. Pierre Léon a mal vécu le mouvement, il avait peur – mais à tort – que l'on saccage son Centre ou sa bibliothèque, et nous étions un peu ses « anges gardiens », parcourant à ses côtés les allées de l'université. Mais, bien entendu, les conséquences de mai 1968 ont été importantes sur la structuration de l'Université de Lyon, qui a été coupée en deux en 1969 (avec la formation de l'Université Lyon 1 et Lyon 2), puis, contre notre gré, en 1973, le gouvernement a procédé à la partition de Lyon 2 (avec la scission entre Lyon 2 et Lyon 3). Yves Lequin, après le CNRS, a été assistant à Lyon 2 en 1971, puis chargé d'enseignement (1972-1975), enfin professeur d'histoire contemporaine économique et sociale, en 1976. Il a enseigné à l'Université Lyon 2 et à l'Institut d'études politiques qui était étonnamment rattaché à Lyon 2, au grand dam des juristes. Par la suite, nous avons eu un très grand nombre d'étudiants : jusqu'à 4 000 étudiants et étudiantes dans l'UER d'histoire-géographie alors que l'université comptait 20 000 étudiants au total ! La fin des certificats a permis de créer des unités de valeur (UV) beaucoup plus spécialisées, comme celles d'histoire moderne, de démographie historique (que je vais enseigner), d'histoire sociale (ce sera Lequin), qui étaient assurées par des enseignants plus jeunes.

Yves Lequin a poursuivi et renforcé cette tradition, faisant vivre le Centre, son séminaire et son bulletin. Il a pris le relais de Pierre Léon dans la direction des nombreux mémoires et des thèses. Les étudiants et étudiantes venaient vers lui car il était brillant et très éloquent. On ne peut citer tous ceux et toutes celles qu'il a contribué à former, mais je peux signaler Christian Chevandier, Olivier Faure, Laurence Fontaine ou Vincent Robert, parmi de nombreux autres.

À partir de 1969, Yves Lequin a noué des liens avec Jean Maitron, écrivant des notices pour son *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, avec Michelle Perrot, Madeleine Rebérioux puis Patrick Fridenson, et il s'est impliqué dans la revue *Le Mouvement social* à partir de 1977. Il était le « Lyonnais » reconnu à Paris, tout en animant fortement le Centre de recherche à Lyon.

Le Centre est en effet devenu le Centre Pierre Léon d'histoire économique et sociale. Modernisant une tradition lancée là encore par Pierre Léon, ce Centre a attiré des chercheurs et chercheuses venant de l'étranger, en particulier d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. Nous avons noué des liens particuliers avec l'Université de Genève : Paul Bairoch, Jean-François Bergier, Anne-Marie Piuze et d'autres sont venus à Lyon et nous sommes allés enseigner à Genève⁶. Yves Lequin a également noué un lien privilégié avec l'historien américain John Merriman, professeur à Yale. Il a aussi inauguré une politique d'appel à des emplois de professeur associé à Lyon 2. Dans ce cadre furent notamment invités l'Américain Franklin Mendels, le Hongrois György Granasztoï et l'Allemand Heinz-Gerhard Haupt.

Plusieurs gros projets de recherche collectifs ont aussi été mis en place, en particulier grâce au soutien du CNRS, qui s'était transformé sous la houlette de Jacques Lautman. C'est dans le cadre du programme pluridisciplinaire du CNRS sur « l'observation du changement social et culturel⁷ » qu'Yves Lequin a choisi de travailler sur la ville de Givors avec l'anthropologue et sociologue Jean Métral, et ils en ont tiré un article sur les métallurgistes retraités qui constitue

⁶ Voir l'hommage de Jean-François Bergier sur la dimension internationale de Pierre Léon, rédigé là encore à l'occasion de son décès : bcpl.msh-lse.fr/1977_N_2/3LE_RAYON.PDF.

⁷ H. Mendras, « Observer le changement social » (propos recueillis par J.-L. Briquet et G. Courty), *Politix*, n° 7-8, 1989, p. 17-20.

l'une des pièces du premier – et grand – dossier des *Annales* sur les archives orales (voir encadré), tandis que Gilbert Garrier s'intéressait au village de Villié-Morgon en Beaujolais et que je travaillais sur le quartier de la Croix-Rousse. Un texte d'Yves Lequin sur Givors a fait parler de lui car on y représentait une dame d'origine maghrébine faisant son marché. Yves Lequin la présentait comme « type de Givordine ». Cela a aussi permis son entrée dans l'histoire de l'immigration⁸. Yves Lequin a participé à d'autres enquêtes collectives. La première d'entre elles, sur l'économie agricole, s'effectue au sein d'une équipe lyonnaise associant la géographie et l'histoire, à l'initiative de Maurice Le Lannou, un professeur de géographie à l'Université de Lyon d'origine bretonne. Bien connue, elle porte sur Plozévet. Colette Lequin, femme d'Yves Lequin, y contribue aussi⁹. Yves Lequin lance également, avec Patrice Bourdelais, une autre enquête sur Le Creusot.

Yves Lequin était un vrai ami, un ami du quotidien. Je ne peux pas dire que nous avons été historiens ensemble – nous n'avons pas mené de recherche ensemble – mais nous avons été historiens en même temps. Il a vu disparaître ce monde ouvrier sur lequel il avait travaillé. Il en a sans aucun doute souffert.

Yves Lequin et l'histoire orale : l'exemple de Givors

À la fin des années 1970, coanimateur d'enquêtes orales en sciences sociales, Yves Lequin affirme la complémentarité des sources orales et de l'histoire quantitative : « On est passé, explique-t-il, du nombre et de l'ordinateur au magnétophone et à l'interview. »

Dans le cadre d'un programme multidisciplinaire d'observation du changement social et culturel soutenu par le CNRS (qui rassemble bientôt une dizaine d'équipes régionales), la région Rhône-Alpes et le CNRS lancent en 1976 un programme pluriannuel de développement des recherches en sciences humaines. Pour répondre à cet appel d'offres, se constitue à l'Université Lyon 2 une équipe de recherche pluridisciplinaire. La recherche est effectuée par une association d'enseignants-chercheurs, de chercheurs et d'étudiants de plusieurs disciplines (ethnologie, sociologie, géographie, histoire...). Plusieurs terrains locaux sont déterminés : le quartier de la Croix-Rousse à Lyon, le quartier Croix-Luizet à Villeurbanne, ou encore Villié-Morgon dans le Beaujolais.

Ainsi, Yves Lequin s'intéresse à Givors, petite ville industrielle située au sud de Lyon dont l'activité est marquée par la métallurgie et la verrerie, secteurs qui entrent en crise dans les années 1960. Il collabore alors avec l'anthropologue spécialiste du Moyen-Orient Jean Métral (1933-2002), contraint par le début de la guerre civile de rentrer de Beyrouth. Il y menait une enquête par entretiens sur les Français présents au Liban et il formera les étudiants lyonnais à la technique de l'entretien en leur faisant écouter ces bandes. L'enquête orale est aussi faite par des étudiantes et étudiants de maîtrise d'histoire, en particulier Carmen Gan et Caroline Amblard. Les premiers résultats sont présentés dans un séminaire du Centre Pierre Léon puis dans un séminaire de l'EHESS, en novembre 1977 et février 1978. En 1979, un point d'étape est publié. La dernière maîtrise, sur les femmes de retraités, est soutenue en 1983.

Yves Lequin et Jean Métral écrivent sur Givors un article qui demeure une référence en matière d'histoire orale. Il est publié dans les *Annales* en 1980, avec cinq autres articles, dans un ensemble intitulé par la rédaction « Archives orales : une autre histoire ? »¹⁰.

⁸ Y. Lequin, « Givors », in M. Garden (dir.), *Observation du changement social et culturel. Région lyonnaise*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1979, disponible sur OpenEdition Books depuis 2019 : <https://books.openedition.org/pul/13400>.

⁹ Voir, sous la direction de M. Le Lannou, le numéro spécial sur Plozévet de la *Revue de géographie de Lyon*, vol. 42, n° 2, 1967. En ligne : https://www.persee.fr/issue/geoca_0035-113x_1967_num_42_2.

¹⁰ Sur ce tournant : F. Descamps, *Archiver la mémoire. De l'histoire orale au patrimoine immatériel*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2019.

Reconnaissant leur dette envers les travaux anglo-saxons, qu'ils citent abondamment, les auteurs disent avoir d'abord cherché des « données » absentes des sources classiques : des « renseignements factuels ». Mais les enquêteurs s'intéressent aussi aux parcours de vie d'anciens ouvriers de la métallurgie et de la verrerie, par la méthode de « boule de neige ». Les auteurs affirment que la parole ouvrière n'est pas nécessairement facile à recueillir, les personnes interviewées commençant toujours par dire... qu'elles n'ont rien à dire. Mais elles parlent, grâce aux éléments sensibles – des mots, des anecdotes, des lieux, des surnoms... – qui font revenir une « mémoire du quotidien » définie comme « moléculaire », « non linéaire ». L'évocation des mêmes souvenirs ne fondant pas une identité de groupe, l'enjeu est ensuite de faire émerger l'articulation entre des mémoires multiples, « mémoire du mouvement ouvrier », « mémoire collective ouvrière », « mémoire individuelle » d'où l'on peut tirer une mémoire commune.

Sources : C. GAN, P. MAURY et C. VELUD, « À la recherche d'une mémoire collective, les retraités de la métallurgie de Givors », maîtrise d'histoire, Université Lyon 2, 1977 ; C. AMBLARD, « Recherches sur les retraités de la verrerie à Givors », maîtrise d'histoire, Université Lyon 2, 1978 ; R. BONNAIN et F. ELEGÔT, « Aperçu provisoire des enquêtes en cours », *Ethnologie française*, vol. 8, n° 4, 1978, p. 337-347 ; M. GARDEN (dir.), *Observation du changement social et culturel. Région lyonnaise*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1979, consultable en ligne : <https://books.openedition.org/pul/13400?lang=fr> ; Y. LEQUIN, « Givors », in M. GARDEN (dir.), *Observation du changement social...*, op. cit., p. 73-85 ; Y. LEQUIN et J. METRAL, « À la recherche d'une mémoire collective : les métallurgistes retraités de Givors », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 35, n° 1, 1980, p. 149-166 ; M. CABOUR, « Ni femmes au foyer, ni femmes émancipées : des ouvrières de Givors ou la difficulté d'une définition. Rencontres avec des femmes de retraités de la métallurgie à Givors », maîtrise d'histoire, Université Lyon 2, 1983 ; V. GINOUVES (dir.), « Catalogue documentaire du fonds Jean Métral publié par la phonothèque de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme », *Sonorités*, Hors série, n° 1, 2020. En ligne : <https://journals.openedition.org/afas/3864>.